



WANG Anyi

L'Histoire de mon oncle



Editions Picquier

L'HISTOIRE
DE MON ONCLE

WANG Anyi

L'HISTOIRE
DE MON ONCLE

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



Éditions Picquier

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Lumières de Hong-Kong
Le Chant des regrets éternels
Amour dans une petite ville
Amour sur une colline dénudée
Amour dans une vallée enchantée
A la recherche de Shanghai
Le Plus Clair de la lune
La Coquette de Shanghai

Titre original : *Shushu de gushi*

© 1990, Wang Anyi

© 2020, Editions Picquier
pour la traduction française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1492-0

Enfin, je vais me résoudre à raconter une histoire, celle d'un homme de la génération de mon père. Faite de bric et de broc, avec de nombreux blancs qui exigent imagination et déduction, sinon elle manquerait de cohérence. Je possède peu d'éléments et il m'est bien difficile de démêler le vrai du faux. Une part vient de ouï-dire et de ce que mon oncle m'a raconté, un ensemble susceptible d'inexactitudes et d'inventions ; une autre part de ce que j'ai vu de mes propres yeux, souvenirs rares et lointains. Et puis, les limites liées à la différence d'âge font que je manque d'expérience pour saisir et utiliser au mieux ces éléments. Cette histoire est donc pleine de subjectivité, ce qui va à l'encontre de ce que je réussis le mieux, une écriture réaliste et objective ; d'autre part, de nombreux points de cette histoire restent sujets à discussion, ce qui s'oppose à ma tendance habituelle à privilégier les détails. J'ai choisi de raconter une histoire pour laquelle je ne suis pas compétente, au risque d'échouer, tant est vif mon désir de la rapporter, et aussi parce que je ne vois pas quoi écrire d'autre. Disons que tant que je n'aurai pas mis un point final à cette histoire, je serai incapable d'en raconter une autre. D'ailleurs, je suis étonnée de penser que tous mes écrits

antérieurs auraient eu une autre allure si j'avais commencé par écrire ce qui va suivre.

Un jour, une formule originale, prononcée récemment par mon oncle, a commencé à se répandre dans notre cercle d'écrivains, nous qui vivons pour raconter des histoires. Parmi nous, travailleurs dont la langue est l'outil de travail, la portée de cette formule fut immense, tel le capital dans la production marchande, générateur de plus-value, qui permet de réinvestir pour élargir le marché. Diffuser et reprendre à notre compte les maximes d'autrui sont en effet une composante essentielle de notre travail. Voici ce que mon oncle a dit :

« Au début, je me croyais chanceux, mais à présent, je découvre qu'il n'en est rien. »

Ce jour-là justement, en raison de mon histoire personnelle, il m'est venu une idée analogue :

« J'ai toujours cru que j'étais une enfant heureuse, mais je sais à présent que ce n'est pas vrai. »

Sa phrase et ma pensée ont fusionné, il y avait en moi une douleur exquise, mais je veux préserver mon histoire intime, je refuse de la divulguer aux foules, car elle a trait à l'amour. Aussi ai-je décidé de raconter son histoire en y insérant mes propres idées. C'est une attitude égoïste, presque du vol, mais j'ai un si vif désir de conter cette histoire ! Notre mode d'action à nous autres, écrivains, c'est de transformer la réalité en fiction, puis en s'installant dans cette fiction, de la métamorphoser en une autre réalité. A présent, mon histoire peut commencer.

Il n'a aucun lien du sang avec moi, je ne peux même pas dire que c'est un ami. Je l'appelle « oncle » parce qu'il est de la génération de mon père. Des hommes comme

lui ont l'âge d'être nos pères, et les plus jeunes de sa génération, celui d'être nos grands frères. Pour la commodité du récit, je l'appellerai donc « mon oncle ». Quand la malchance s'est abattue sur ceux de sa génération, je n'avais que trois ans. A mon entrée à l'école primaire, près de la moitié d'entre eux s'étaient déjà vu retirer l'étiquette infamante de droitiste; mais ils traînaient encore cette ombre derrière eux. Quand celle-ci se fut dissipée, que le soleil écarta les nuages, et qu'ils furent considérés comme des héros, j'étais une jeune adulte. Tel est le fossé du temps qui nous sépare. Pour certains, les causes véritables de leurs ennuis s'étalent au grand jour; pour d'autres, c'est encore aujourd'hui un douloureux secret. Pour certains, il s'agissait d'une injustice flagrante, pour d'autres, d'une absurdité, et d'autres encore ne l'avaient pas volé. Pour mon oncle, tout a commencé par un article qu'il avait publié dans le journal de son école. Pour rendre compte de l'évolution des paysans devenus membres des coopératives après avoir possédé un lopin privé, il y décrivait un ânon égoïste et inapte à la vie en société métamorphosé en animal généreux dévoué à la collectivité. Il avait employé le procédé du récit à la première personne pour incarner l'âne, car il venait de lire *Les Fables d'Esopé*. Son article fut critiqué parce qu'il calomniait les paysans en les traitant d'ânes sans conscience et que, par la bouche de l'âne, il attaquait le mouvement de création des coopératives. J'ai eu l'occasion d'entendre ou de lire son article à trois reprises. Mon oncle était déjà alors un écrivain célèbre. La première fois, il prit la parole en commission lors du congrès national des écrivains pour dénoncer, à partir de sa propre expérience, le mal que pouvait faire la ligne d'ultra-gauche. En réalité, son article dressait un éloge chaleureux et sincère du mouvement de création des coopératives, mais ses bonnes intentions furent

interprétées comme de la malveillance, et il dit qu'il était prêt à se plier à l'épreuve de la planche à clous pour prouver sa bonne foi. A ses yeux, les nombreuses années de *laogai*¹ qui s'ensuivirent furent remplies d'une volonté de rédemption et du désir ardent d'être un homme nouveau, une sorte de purgatoire. Son douloureux passé a exercé sur les jeunes comme nous une grande fascination, de même que le récit de notre expérience de jeunes instruits envoyés à la campagne suscite l'intérêt des jeunes de la génération suivante. Nourris par l'expérience de nos aînés, nous avons acquis avec le temps des armes critiques pour nous livrer à une grande révolte, comme dans le conte chinois du chat et du tigre². Mon oncle évoquait avec force sérieux cet article fatal qui décida de sa vie, en l'accompagnant de nombreuses explications, de peur que nous ne le comprenions pas et que nous en fassions peu de cas. Cet écrit avait quelque chose de profondément naïf et candide qui nous fit bien sourire. La deuxième fois que j'en ai entendu parler, c'était lors d'une rencontre d'écrivains organisée sous l'égide d'une revue. A la tombée du jour, alors que nous nous promenions sur la plage au soleil couchant, mon oncle nous parla avec autodérision de ce récit qui l'avait presque condamné à mort. Il ironisa sur l'absurdité des mouvements politiques de cette époque-là. Combien de destinées de jeunes naïfs avaient été broyées par ces folies, lorsqu'un comportement irréfléchi pouvait décider de votre vie ou de votre mort. Telles étaient les voies du destin ! Il résuma le contenu de l'article

1. Camp de rééducation pour les opposants politiques et certains criminels de droit commun. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Le tigre, qui ne savait pas chasser, prit des leçons auprès du chat, et lorsqu'il voulut s'attaquer au chat, ce dernier grimpa à un arbre en haut duquel le tigre ne put le suivre, car le chat, par prudence, ne lui avait pas appris à grimper.

en quelques phrases. A la fois sobre et riche de sens, son récit témoignait des qualités littéraires du jeune homme. Son texte reparut pour la troisième fois quand mon oncle publia dans une revue une présentation de ses œuvres. Cette fois-là, c'était une véritable *Fable d'Esopo*, pleine d'une ironie prémonitoire à l'égard des événements de l'époque ; elle parut en tant que première œuvre dans la liste de ses publications. Ainsi, dès le début, sa carrière littéraire fut-elle marquée du sceau d'une catastrophe imminente. Par la suite, j'ai encore entendu quelqu'un parler de cette œuvre. Celui qui l'évoqua, à l'époque de la politique d'ouverture et de réforme, était un vieux renard. Il proclamait à tous les vents que lui, droitiste passé à travers les mailles du filet, devait à la chance et au hasard de ne pas avoir été inquiété. Il se déclarait droitiste authentique, alors que mon oncle était un droitiste de pacotille : son dossier était rempli de larmes amères, de servilité et de regrets tardifs. Au passage, l'homme en profita pour glisser que cet article était épouvantable, pas même du niveau d'un écolier de huit ans. D'après lui, mon oncle avait été étiqueté droitiste tout simplement parce qu'il fallait remplir les quotas. Un vrai faux droitiste ! Et il prit un air affligé. Cela se passait à l'époque où mon oncle connaissait la plus grande notoriété, quand il était presque devenu notre maître à penser. Deux courants se dessinaient à son égard : un camp le vénérait, l'autre le discréditait. J'ai immédiatement écarté les allégations de cet homme de mon champ de réflexion. Pour disposer des matériaux nécessaires à mon histoire, je ne pouvais faire autrement que de choisir l'une des trois versions données par mon oncle ; ou bien associer les trois versions, en vertu du principe auquel nous autres écrivains sommes habitués pour créer un personnage type. Je ferai du jeune homme naïf et authentique du

premier récit le prototype de mon héros ; je ferai de la vision du monde vaste et fataliste du deuxième récit la pensée de mon oncle ; enfin, je prendrai l'article brillant du troisième récit pour poser l'élément déclencheur de l'intrigue. Grâce à tout cela, je poserai les fondations du destin exceptionnel de l'homme de lettres qu'est mon oncle. A présent, j'étais en mesure de déterminer les grandes lignes de l'homme qu'il était.

Et c'est ainsi qu'il devint un jeune droitiste. Il était alors si jeune qu'il n'avait pas eu le temps de se fiancer, si bien qu'à la différence des autres histoires de droitistes, personne ne lui tenait la main pour jouer la pénible scène de la séparation, puisqu'il n'avait pas de petite amie. Il partit pour le Qinghai avec sa couette ordinaire roulée sur son dos. Le trajet jusqu'au Qinghai, nous en avons une idée à partir de nombreux récits de droitistes : neige à l'infini, camion progressant dans la nuit, frôlant falaises et côtoyant les précipices, comme un insecte blanc rampant au fond de mille ravins. A côté de lui, un vieil homme qui semblait professeur lui demanda son âge avec bienveillance et lui apprit qu'il avait le même âge que son troisième fils. Tandis que leurs compagnons dormaient à poings fermés, le vieillard lui dit un conte russe sur un aigle capable d'atteindre l'âge de trente ans en buvant du sang frais et un corbeau qui pouvait vivre trois cents ans en se nourrissant de cadavres. Quand l'aigle eut goûté à la chair d'une dépouille, il s'élança dans les airs en déclarant : « Je préfère vivre trente ans en buvant du sang frais plutôt que trois cents ans en mangeant des cadavres. » L'histoire contée par le vieil homme tandis que le camion progressait par cette nuit de neige produisit un curieux effet sur le jeune homme. Il ne saisit pas bien la signification du conte, mais il fut touché par la douloureuse exaltation qui s'en dégageait. Par la suite, les deux hommes

furent affectés à deux brigades différentes de la ferme de rééducation et ils n'eurent pas l'occasion de se revoir, mais le jeune homme conserva de cette nuit-là, tel un rêve, le récit du vieillard. Ce conte ne devait plus quitter sa mémoire. Il pensa que l'histoire enjoignait aux hommes de donner un sens à leur existence, de mener une vie droite, une vie non corrompue. Il élargit sa réflexion à la faute qu'il avait commise et comprit qu'il avait bien failli s'égarer dans la mauvaise voie. Il battit sa coulpe et fit des efforts pour se réformer, bien décidé à devenir un homme nouveau. Mais par la suite, les temps ayant changé, il fut pris de doutes : qu'est-ce qu'une vie corrompue ? Et qu'est-ce qu'une vie droite ? Il se dit que la moitié de vie passée à expier sa faute ne pouvait pas être considérée comme une vie droite. Pendant toute cette période, il s'était efforcé de prouver aux autres sa sincérité ; il y avait usé toute sa jeunesse, mais quel sens cela avait-il ? Plus tard encore, il se dit que cette moitié de son existence sortait de l'ordinaire, il en avait acquis une précieuse et enrichissante expérience. C'était sans nul doute une richesse pour son avenir de grand écrivain, aussi son cœur se gonfla-t-il d'un orgueil d'aigle.

Cependant, quand je l'ai connu, j'ai appris que lorsqu'il avait été déclaré droitiste, on ne l'avait pas envoyé au Qinghai, mais dans son canton d'origine, dans l'école d'un petit bourg au nord de la province du Jiangsu. Les premières années, il avait servi d'homme à tout faire, il était concierge, sonnait la cloche, balayait la cour, vidait les latrines, cultivait quelques *mu* de potager derrière l'école et nourrissait le cochon. Par la suite, quand on lui avait retiré son étiquette infamante, il avait commencé à enseigner. Quand il deviendra un personnage romanesque, ces histoires à propos du Qinghai se mettront à germer et à se répandre. Et ce merveilleux conte russe